



Un père peut en cacher UN AUTRE...

Lorsque l'on apprend que celui qui nous a élevé n'est pas notre géniteur, c'est toute notre identité qui vacille.

PAR SOPHIE CARQUAIN

J'ai toujours su que quelque chose ne tournait pas rond », déclare Marie Lemeland, auteure du *Syndrome du bâtard* (Flammarion). Ma blondeur, la pâleur de mon visage, ma grande taille ne renvoyaient à personne dans ma famille. Mais ce dont je souffrais surtout, c'était du lien – très tendu – avec ma mère. Entre nous, il y avait un vide. En 2008, quand je suis tombée enceinte, j'ai voulu tirer les choses au clair. Sur les conseils de ma marraine, la seule à connaître ce secret, j'ai invité ma mère à déjeuner : je l'ai mitraillée de questions, sans réponse. J'ai fini par lui lâcher : « Je pense au plus profond de moi que mon père n'est pas papa. » Elle m'a répondu que j'avais raison. » Combien sont-ils, ces enfants qui découvrent un jour qu'ils ne sont pas le fruit du « père social » ? D'après une étude américaine*, ils seraient de l'ordre de 1 %, un chiffre bien inférieur à la réalité, d'après Marie Lemeland : « A l'Université de Californie, on avance le chiffre de 10 %, voire de 15 %. Difficile de vérifier ce qui, par définition, reste secret ! »

Un silence assourdissant

Avouons-le, le terme « bâtard » suscite souvent une sorte de sarcasme moqueur. « Ma mère m'a précisé : « Je te dis la vérité, mais toi, ne le dis à personne, parce que c'est la honte. » » La psychanalyste Nicole Prieur** décrypte : « L'identité vole en éclats. Soudain, il faut tout reconstruire, avec ce sentiment d'être l'enfant du péché, voire de la honte. Sans parler de l'effondrement de la confiance en ses parents, qui nous ont menti. » Et la psychanalyste d'ajouter : « Pour autant, l'enfant le savait intuitivement bien avant la révéla-

tion. Comme tous les secrets de famille, celui sur la filiation n'est pas étanche. Le secret « suinte ». » Le psychanalyste François Roustang parle de « perceptude » par le corps. En l'absence de mots, c'est le corps qui réagit... « Depuis toute petite, se souvient Marie Lemeland, j'ai souffert de symptômes étranges. A 8 ans, j'ai eu des TOC : je me relevais la nuit pour vérifier si le gaz était bien fermé... Plus tard, j'ai eu une grave anorexie. Ce qui posait problème, c'était le silence, beaucoup plus que le fait d'être une « bâtarde ». »

Gare à la déception

Marion, 52 ans, n'a pas été soumise au secret. Enfant « naturelle », elle rêvait de mettre un visage sur son père biologique... D'autant plus que sa mère le lui avait promis : « Il viendra te voir quand tu auras 15 ans. » « Je l'ai attendu en vain ! », raconte Marion. J'ai totalement surinvesti l'école. Je voulais que ce père, dont je savais qu'il était avocat

d'affaires, soit fier de moi. » A 20 ans, enfin, elle se décide à lui écrire: « Monsieur, j'aurai 20 ans dans quelques jours et j'aimerais vous connaître. En aurez-vous le courage ? » Quelques semaines plus tard, la réponse arrive et Marion rencontre ce père, qui lui offre des cadeaux de prix comme pour se racheter... Jusqu'au jour où, face à la fin de non-recevoir quand elle lui demande de rencontrer les autres membres de sa famille, Marion cesse tout contact. « Après avoir idéalisé ce père, beaucoup sont extrêmement déçus », souligne Nicole Prieur. Je mets souvent mes patients en garde... Mais l'envie de savoir est la plus forte. Au moment où l'on devient adulte, on ressent une envie viscérale de

« Chez nous, les "illégitimes", la culpabilité est permanente. »

connaître ses racines. » Marie Lemeland se rappelle le jour où elle a décidé de s'envoler pour New York, où habite son père biologique: « Nous avions rendez-vous dans un restaurant. J'ai su immédiatement que c'était lui. On a les mêmes yeux, la même attitude... Il m'a prise dans ses bras pour un long "hug". » Pour autant, elle n'a pas oublié les années de secret et de mal-être: « Chez nous, les "illégitimes", la culpabilité est permanente », confie Marie. Dans l'univers professionnel, on souffre de complexe d'imposture; on frôle le burn-out à force de travailler pour s'assurer de notre place. »

Les absents ont toujours tort

Chez les proches, la révélation de la « bâtardise » crée une onde de choc. « Mon père "élevé" est mort il y a une semaine, témoigne Marion. Pour l'héritage, le notaire m'a téléphoné. « Etes-vous vraiment sa fille ? Quand j'ai posé la question à vos deux sœurs, il y a eu un flottement. Flottement, c'est l'histoire de toute ma vie. Je n'ai pas digéré ! » Marie, elle, après avoir réconcilié ses parents – son père et sa mère ont fini par vivre la relation qu'ils s'étaient toujours interdite –, a cessé de voir sa famille et a quitté le père de ses enfants: « La famille est une entité menaçante à mes yeux. Et angoissante. » « Pour vivre en paix avec cela, il faut se dire que le "biologique" n'est finalement pas grand-chose dans la construction de notre identité, suggère Nicole Prieur. Le père qui nous a élevé est autrement plus important que notre géniteur », insiste la psychanalyste. Marion ne peut que lui donner raison: « J'ai appris la mort de mon géniteur sur Facebook, presque par hasard. Pour mon père "élevé", c'est moi qui me suis déplacée, à l'hôpital, à sa demande. Je sais qu'il m'a attendue, moi et pas les autres. La fin a été très belle. Je lui ai fait un massage cardiaque pendant de longues minutes avant de le voir s'éteindre. Et cela m'a formidablement rendue légitime. Paradoxalement, c'est à sa mort que je me suis sentie sa fille. »

* Revue Trends in Ecology & Evolution, interview avec Maarten Larmuseau: twitter.com/MHDLarmuseau. ** A paraître le 18 novembre, les Trahisons nécessaires (Robert Laffont).